# Le Front. Exclusivement illustré et rédigé par les poilus de l'avant

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Le Front. Exclusivement illustré et rédigé par les poilus de l'avant. 1916-1918.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.Leur réutilisation  s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
 *La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
 *La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

 *des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
 *des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter reutilisation@bnf.fr.

Nº 11. Bi-Mensuel = 0,25 1er Décembre 1916

REVUE DES JOURNAUX DE TRANCHÉES

# Le Front

Exclusivement illustré et rédigé par les poilus de l'Avant

— Ah ! les boches, qu'est-ce qu'ils prennent comme trempe !

(Dessin de LESAGE, téléphonisse)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

ABONNEMENTS

6 MOIS : PARIS ET DÉPARTEMENTS
6 francs.
ÉTRANGER : 8 francs.

# Le Front

60, RUE DE RICHELIEU, 60. — Tél. Gut. 22-51
Directeur : J. PELPEL

ABONNEMENTS

6 MOIS : PARIS ET DÉPARTEMENTS
6 francs.
ÉTRANGER : 8 francs.

CINÉMA DES NOUVEAUTÉS

AUBERT-PALACE

## Le Cinéma

*LE PLUS BEAU*
*LE PLUS ÉLÉGANT*
*LE PLUS CONFORTABLE*
*LE MIEUX FRÉQUENTÉ*

Rendez-vous de l'Élite
de la Société Parisienne

## PROGRAMMES

toujours intéressants

SANS RIVAL POUR LES ACTUALITÉS

*GRAND ORCHESTRE*
*SYMPHONIQUE*

Séances permanentes de 2 h. à 11 h.

24, BOULEVARD DES ITALIENS, 24

(Juste en face du Crédit Lyonnais)

CHAQUE CITATION mérite la Croix des braves,
si une main bienfaisante l'accompagne de
l'envoi d'une jolie boîte garnie de . . . . . .

CROIX DE GUERRE

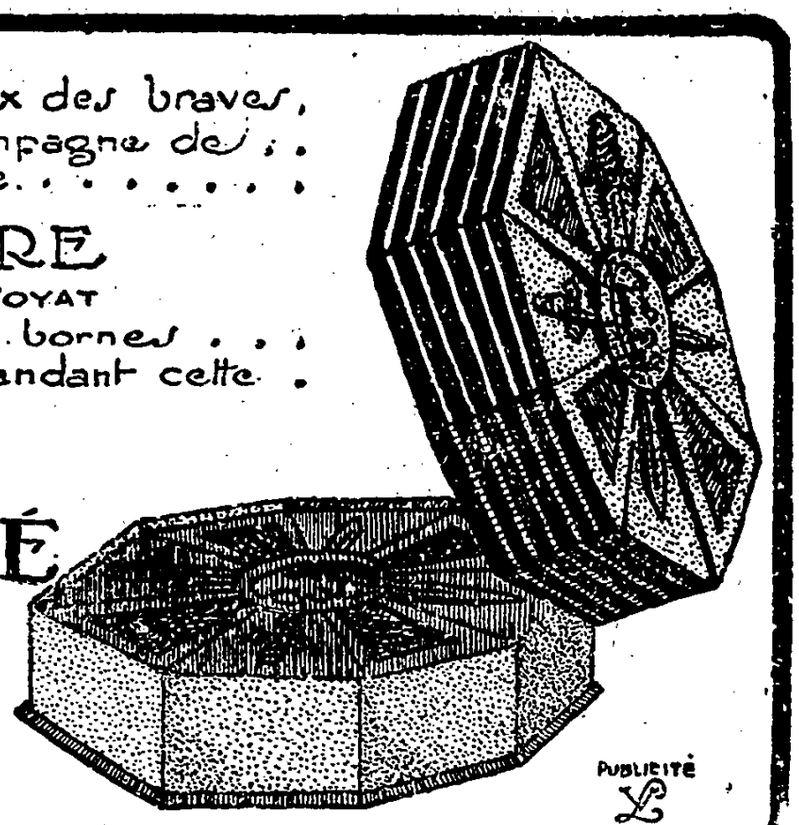
EN DELICIEUX CHOCOLAT DE ROYAT

la joie du combattant est sans bornes . . .
comblez-le, Mesdames, en demandant cette
boîte à la

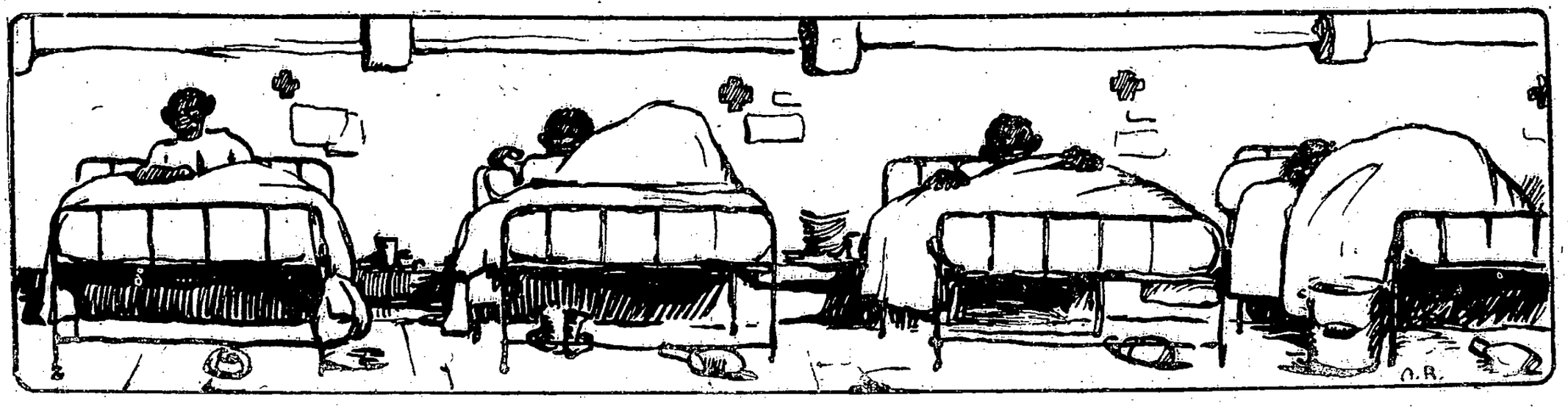
LA MARQUISE DE SÉVIGNÉ

CHOCOLATERIE DE ROYAT
11 Boulᵈ de la Madeleine - PARIS.

qui l'expediera franco sur le
front contre mandat de 12f50



PUBLICITÉ



# LE "GRI-GRI"

Un peu de soleil entrant dans le salon, Tom Baraquique sortit.

Il se sentait mal à l'aise au milieu des fauteuils et des riches tentures.

Ses camarades avaient été ravis d'être logés dans un pareil cantonnement, lui ne l'était pas, éprouvant une crainte puérile d'être ainsi parmi les choses d'autrui.

Dehors, il s'assit sur une pierre tombée de la maison et, après une longue songerie paresseuse, s'amusa à gratter la boue qui l'avait envahi jusqu'au ventre.

— Bonjou camarate !

Il leva les yeux et mit un peu de temps avant de reconnaître son ancien camarade de lit à l'ambulance 12.

— Tiens ! Ahmoud Sembélé !

Le négro souriait largement, montrant ses belles dents blanches.

— Sembélé... oui Sembélé... Ahmoud... toi camarade... pital !

Ils se serraient la main, Ahmoud riant, Tom rassemblant péniblement ses souvenirs.

Ne trouvant rien à dire, Tom lui mit la main sur l'épaule. « Alors y a bon ! »

Ahmoud continua son sourire... « Oui y a bon ! »...

Tom se rappelait maintenant mille détails de leur vie commune.

Brusquement il s'esclaffa : « sacré négro !... »

Une nuit, Ahmoud était arrivé, disloqué par une toux violente qui lui blanchissait ses grosses lèvres, Il poussait de petits cris, comme un enfant : « Oh you !... » Sa face de bon boule-dogue, si triste d'avoir si mal, implorait. On lui avait parlé, mais, ne comprenant pas, il avait répondu : Il y a bon pinard !

Beuh !... un ivrogne, et le major l'ayant bordé était allé se recoucher.

Dans la salle, ils étaient une vingtaine de nègres, tous venus de Djibouti.

L'infirmier passait, portant un broc d'eau, une feuille de température ou un crachoir ; aussitôt un long corps noir surgissait de dessous les draps, tendant humblement un quart, implorant : Camarate .. limonade, limonade... et les vingt noirs étaient debout, chancelants sur leurs guibolles, grosses comme des flûtes. L'infirmier s'affolait, ne pouvant réussir à les faire se recoucher, tant ils avaient soif de fraîcheur,

C'était visible, mais c'était si triste... Pauvres vieux !

Un matin, refaisant le lit d'un nouveau, l'infirmier trouvait sur les draps une poignée de tabac. On s'étonne et, après enquête un petit drame apparaît. La nuit, le pauvre diable a une violente envie, mais comme il n'a pas de papier... on renifle le tabac... Oui ! C'est bien ça... avec du tabac.

— Oh ! le sale !... Pauvre bougre !

A un autre on fait avaler une potion, puis, après, un cachet.

On lui présente ensuite le thermomètre, et si on arrivait à temps le thermomètre irait rejoindre le cachet et la potion.

Le lendemain de son arrivée, Ahmoud s'était révolté lorsqu'on avait voulu lui prendre sa température. Le geste de l'infirmier relevant le drap avait fouetté sa pudeur entêtée. « Défendi. Somali... défendi... défendi... »

Il avait fallu se gendarmer, le mettre de force sur le ventre pour lui placer le thermomètre. Ahmoud, enfin dompté, geignait: « Défendi, défendi »... et il avait longtemps pleuré.

Où s'arrêta la colonne de mercure ?. Nul ne l'a jamais su.

Lorsque l'infirmier voulut retirer le thermo, il n'en trouva qu'un tronçon. Vainement on chercha l'autre bout. Ahmoud, fut menacé de terribles représailles, mais rien n'y fit. L'affaire fut classée.

Hésitant à sacrifier sa dotation de thermomètres, le major donna des ordres pour que la température d'Ahmoud fut prise au jugé. Cela dura quelques jours, puis, considéré comme guéri, il fut renvoyé à son corps.

Tom à ces souvenirs riait. « Sacré Ahmoud !... défendi Somali. »

Mais soudain Ahmoud devint grave. — « Li Sembélé... guéri... y a bon thermomètre... jamais malade avec thermomètre... Li, toujours content... Thermomètre, y a gri-gri » répétait-il très sérieux... « jamais mouri », et déboutonnant son pantalon, il retira de son... un bout de thermomètre, celui que si longtemps, on avait cherché.

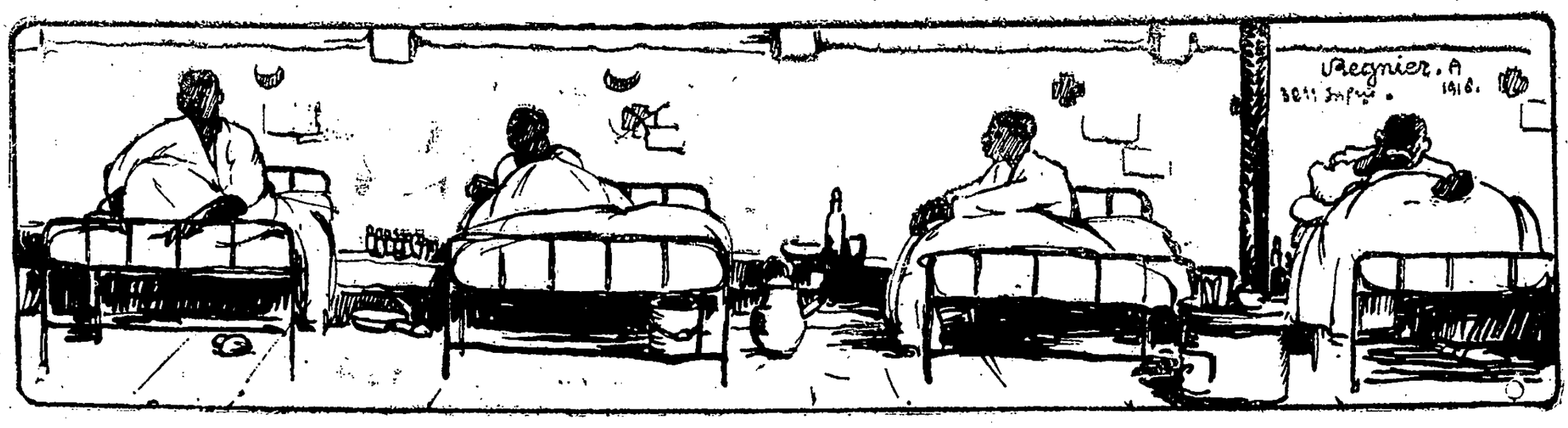
Une grande lueur de bonté illumine sa large face et prenant la main de Tom, il lui tend le thermomètre. — « Toi, camarate... toi jamais mouri, car y a bon thermomètre... y a bon « gri-gri» .

Tom, gêné refusait, mais son âme anxieuse de Breton s'était troublée, il accepta. « Merci mon vieux Ahmoud ! »

Ayant serré, dans un sachet à vivres, le thermomètre, entre une image de Ste-Anne d'Auray et un gros sous percé, Tom offrit une pipe de fin.

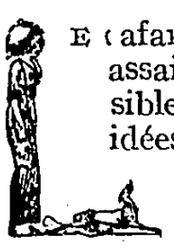
Bientôt une fumée légère les enveloppa, leur cœur se remplit d'espoir mais, peu confiants dans les paroles, ils ne se le dirent pas.

*Septembre* 1916. FRED RÉGNIER.



— Eh ben, quoi ! les Boboches ! On n'est pas content, pour son petit Noël, d'avoir ramassé une bonne bûche ?... (Dessin exécuté sur le front.)

# LE CAFARD



Le cafard est l'ensemble des préoccupations sombres qui nous assaillent à de certains moments : n'est-il pas compréhensible que, dans la cervelle des infortunés en proie aux idées noires, niche une petite bête de la même couleur ?

Avant la guerre, déjà, on disait : « J'ai le cafard... » Et si l'on demandait à ceux qui avaient ainsi le cafard, pourquoi ils l'avaient, ils répondaient fort bien qu'ils ne savaient pas... Eh bien ! ils se trompaient ; ils n'avaient pas le cafard. Ils avaient peut-être le spleen ; mais le cafard, non. Ces deux mots ne sont pas synonymes, ces deux états de la sensibilité ne sont pas identiques. Les épreuves que nous traversons auront servi à déterminer de manière exacte ce qu'est le cafard.

Le spleen, qu'on l'appelle ainsi, qu'on l'appelle comme nos arrières grand-pères, le mal du siècle, ou de tout autre nom, — le spleen est, en son essence, un état de désir vague et de mélancolie qui n'a pas de causes très précises, encore qu'il puisse pousser du plus profond de l'âme humaine ; il provient surtout d'une inadaptation aux lois ordinaires de l'existence, il provient aussi de la croyance qu'a un homme, à tort ou à raison, que le sort ne lui a pas fait, dans l'univers, la part dont il était digne, comme de son sentiment que tout est varié dans la destinée humaine, même ces joies imprécises que son cœur appelle, et dont son esprit se repaît en rêve. Au contraire, le cafard a pour cause des souffrances d'une netteté indiscutable, des désirs et des regrets on ne peut plus clairs, le regret, la nostalgie de toutes les choses, — travail, amitié, famille, — dont la réunion forme le cours normal de la vie et fait croire au bonheur, — le donne quelquefois ; il n'est pas une rêverie qui se perd et se satisfait dans un rêve... Obermann n'avait pas le cafard, René non plus...

Le spleen n'est bien souvent que la tristesse de ceux qui n'aiment pas et aspirent à aimer. Le cafard n'est pas ce désir d'un amour à venir, dont parfois on ne connaît même pas l'objet ; s'il s'y mêle une pensée d'amour, c'est la penseé d'un amour très réel, qui silencieusement attend au loin...

Le spleen est un luxe de l'esprit et du cœur. Il exige des loisirs, aussi certains goûts artistiques ou littéraires ; en tout cas, il suppose, chez celui qui en est atteint, quelque imagination et de la sensibilité ; et rien ne favorise le spleen, comme la mélancolique splendeur de l'automne, ou les tristes brumes de novembre. Mais le cafard pullule dans la boue et le plus épais bonhomme en peut être mordu.

Le spleen, fut-il accompagné d'une véritable détresse, repose

sur un fond d'orgueil ; l'homme qui a le spleen se persuade qu'il est visé exceptionnellement et noblement par le destin ; il s'imagine que la vie le blesse parce qu'elle est vulgaire, alors qu'il est, lui, de l'élite. Même dans ses révoltes, le cafard est humble ; il naît du sentiment que nous sommes écrasés par les événements contraires, mais sans honneur spécial ; nous souffrons comme tout le monde autour de nous et notre mal ne nous semble pas prouver que nous soyons d'une essence extraordinaire. Aussi le spleen rend les hommes dédaigneux de leurs semblables et les fait rechercher la solitude ; le cafard rend quelquefois grincheux, mais il nous prédispose infiniment à être pitoyable aux maux d'autrui.

Le spleen est, par lui-même, une volupté, car la puissance de désir qui est en lui, crée une vie momentanée et nouvelle, où l'on oublie la vie réelle ; et puis, parce qu'il flatte l'orgueil. Le cafard est hideux, sans volupté ; il a en lui quelque chose de mortel ; il est lourd à porter comme la pierre d'un sépulcre. Souvent, on rit, on s'agite, on est dans un moment d'oubli... Puis le cafard vient, tenace... Et l'on songe à tous ceux qu'on aime et qui sont loin... Et l'on songe à tous ceux qu'on aimait et qui sont morts... Et quand même, on parle, et quand même, on rit, — c'est le flot de la vie qui nous pousse malgré nous, — et précisément pendant qu'on parle et pendant qu'on rit, on roule en soi des pensées amères ; et ce sont elles seules qui occupent l'esprit. Et dans le moment même qu'on plaisante, on n'a en soi, dans le cœur et dans les yeux, que le souvenir d'un mort qu'on aimait...

(Extrait du *Crapouillot*.) Marcel Audibert.

## TOUJOURS DU GÉNIE

— Mon vieux, je suis encore plus calé que celui qui avait une idée par jour. Moi j'en ai plusieurs.

— Ah bah !

— Mais-z-oui ! Je t'ai parlé, l'autre jour, de mon invention des gaz hilarants ou méthanes. Aujourd'hui, j'ai une idée encore pluss mirobolante.

« Cette idée ne m'est pas venue comme celle de Valmajour, le joueur de tu-tu-pan-pan, de Daudet, en « écoutant çanter le rossignol ».

« Ça m'est venu en regardant danser sur la corde un de mes copains, acrobate dans le civil, cuistot dans le militaire.

« Et je lui ai dit : « Mon vieux poteau, j'ai une application épatante à faire de tes talents. Et puis, un moillien de t'embusquer, à coup sûr. »

« Je lui ai parlé à l'oreille, bien bas, bien bas. Si bas que personne n'a jamais su ce que nous nous étions dit.

« Lui, était *piéd truffé* d'admiration.

« Puisque tu insistes pour le savoir, je vais te dire de quoi il s'agissait.

« Tout simplement d'organiser un *corps d'élytres* pour marcher sur les fils de fer boches et les franchir sans préparation d'artillerie.

« Car tu n'ignores pas qu'il y a avant l'assaut, une préparation d'artillerie « *au préalable* », comme l'omelette de ce vieux Despaux.

« Tu vois d'ici. Je n'insiste pas. D'abord, il serait plus facile de se tenir sur le fil de fer barbelé, à cause des pointes. On mettrait des espargates, voilà tout. De plus, les Boches tirent très bas : les balles passeraient dessous.

« Si on voulait, on pourrait employer pour ça les Chinois, avec leurs ombrelles. Mais ce serait peut-être un peu voyant ; et puis, les Chinois sont neutres ! Et ceuss de la mère Moreau sont interdits par les règlements anti-alcooliques.

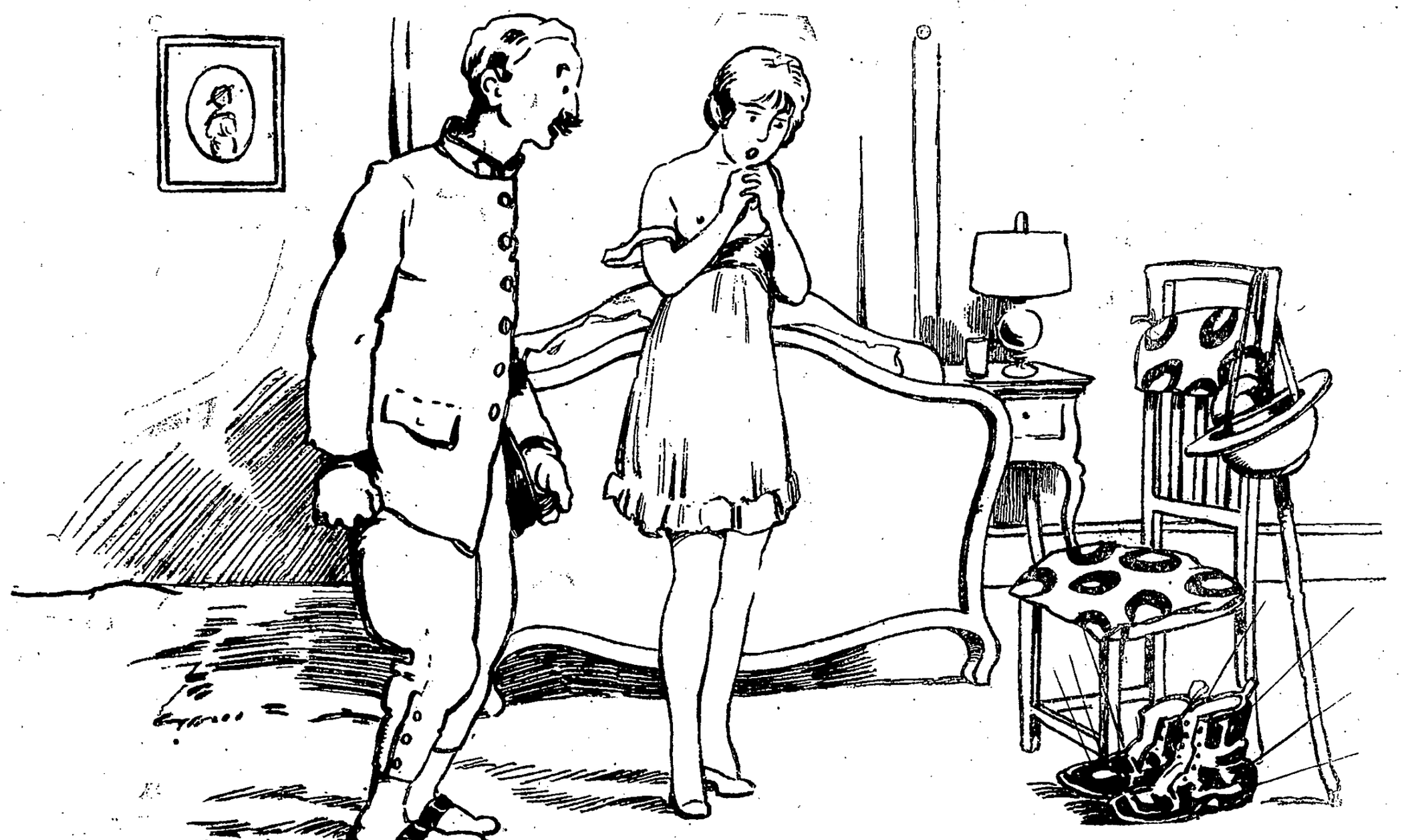
« Eh bien ! qu'est-ce que tu en dis ?

— Moi j'ai bien une autre idée, moins dangereuse pour l'homme C'est de dresser les z'homards ou les écrevisses à aller, avec leurs pinces, couper les fils de fer.

« Et puis, tu sais, pas de frousse possible : ils marchent à reculons. Alors, ils ne verraient que les copains, à l'aller. Au retour, la g... des Boches les dégoûteraient tellement qu'ils seraient vite rentrés. Et puis, les z'homards sont bleu presque horizon... et puis ce sont des poilus... et puis !... et puis !...

— Allons, viens boire un litre. Tu es encore plus bête que j'en ai l'air.

(Extrait du *Bleutinet*.) Viérus.



UN DÉSASTRE — Malédiction, v'là Marie qu'a ciré tes chaussures !

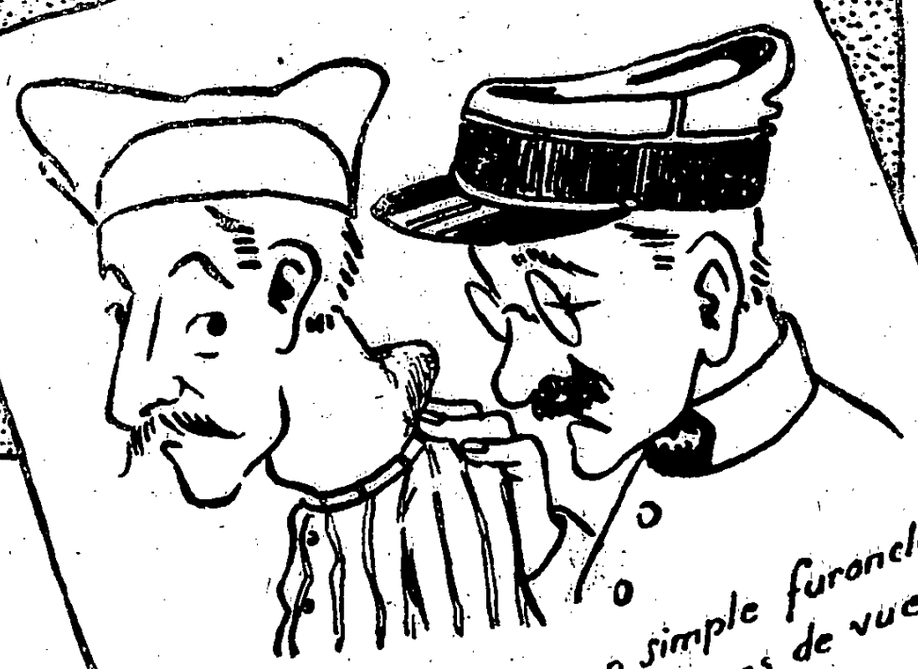
(Dessin exécuté sur le front.)

# Quelques Croquis

POINCHONON 1916

—Mon Capitaine, mon grand père est décédé, si c'était un effet de votre bonté d'm'accorder une permission ?
—Tu ne le mérites pas... enfin, tu l'auras. Mais t'as d'la chance que ton grand père soit mort !

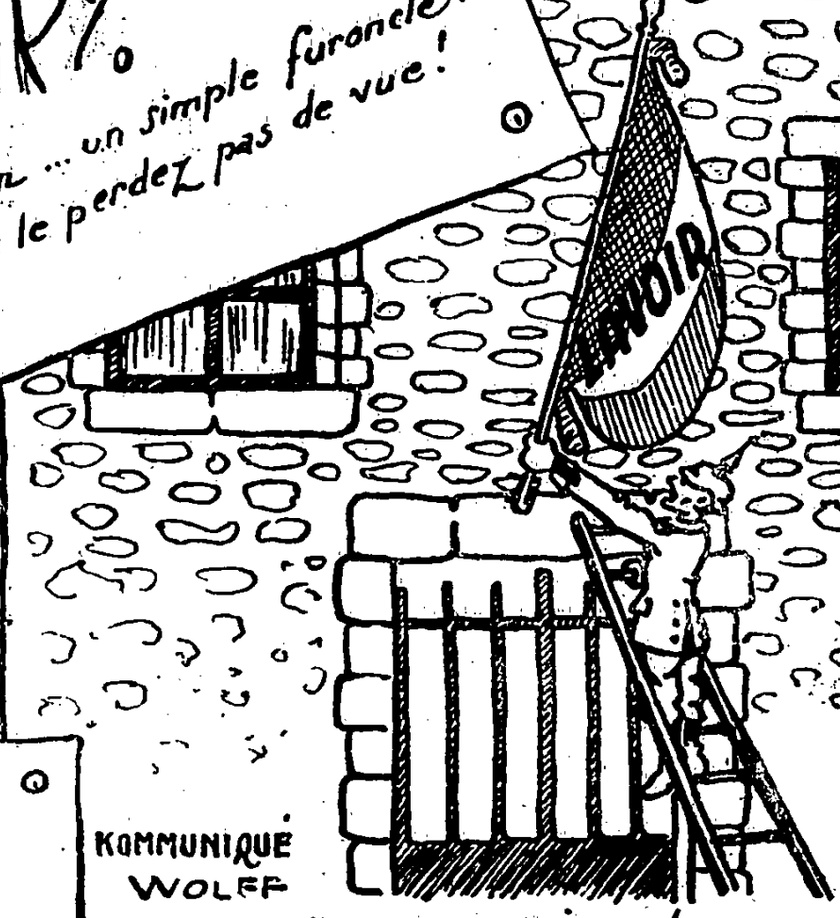
—Pas étonnant qu'vous soyez si gras, vous mangez tout l'temps... la consigne !



Au camarade Guillot Toubib Sympathiquement

— Ce ne sera rien ... un simple furoncle. cependant ne le perdez pas de vue !

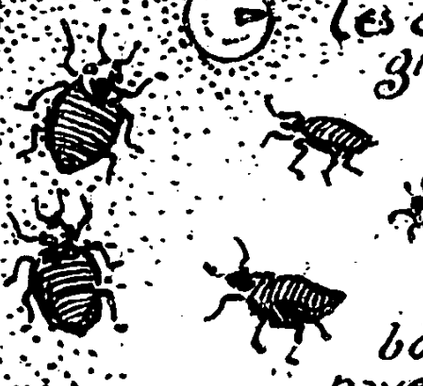
Le Kron...prince du 100 sur le seul siège qu'il soit capable de soutenir.



KOMMUNIQUÉ WOLFF

« Nous avons pris un drapeau »

A l'Hosto
— Vous fumiez ?
— D'abord m'sieu l'major, j'vous défend d'm'insulter !



Les dessinateurs font une grande consommation de punaises, tout le monde sait cela. Par les temps qui courent où tout se raréfie les bougresses se font payer des sommes folles. Pourquoi ne les remplacerait-on pas par des "totos" qui sont pour le rien cette année et ne demandent qu'à se rendre utiles ?

(Extrait du *Ver Luisant*.)

# APRES LA GUERRE EN (excusez-moi je ne me suis pas encore fait de place à l'arrière)

Tiens ce cher Monsieur Paléfois
Félicitations vous avez eu la vôtre
de guerre ... si vous voulez me prêter

SCHUT!! TAISEZ VOUS

A mon début 3. 4. 5 comme
des mouches .... Ah ces Boches!!

YSER

10. 20. 30. 40. comme ça !!
Je n'ai plus peur de rien à
présent

non sans blagues..
c'est des heures pour
rentrer dîner

CIEL !!!
MA FEMME

Linault '16

(Extrait du Journal *Le Bataillon.*)

## LES TUYAUX DE LA CUISTANCE

En versant dans la marmite que je lui tends une pleine louche de haricots, Camus, le chef-cuisinier, me dit :

— Tu sais la nouvelle ?

— Non.

— Sarrail a demandé 25.000 hommes de renfort pour attaquer à Salonique. Le corps d'armée y va.

**PENDANT L'ASSAUT** — **Dis donc, l'bleu, ça me rappelle le temps où j'courais après mes vaches, quand elles se sauvaient de l'étable !!**

**(Dessin exécuté sur le front.)**

— Ah !

Je cours recevoir mon pinard. Villesot, caporal d'ordinaire, grand sommelier de la compagnie, qui préside à cette distribution, me glisse :

— 30.000 Japonais ont débarqué à Marseille.

— Non !

— Comme je te le dis.

Je me hâte du côté de Surtel, grand pannetier qui, tout en dépilant des « boules à mon intention, me dit, en clignant de l'œil :

— Le régiment s'en va au repos dans le camp retranché de Paris !... On va revoir Panam !...

Et les « boules » jonglent dans ses mains.

Que vais-je apprendre en touchant ma mesure de gnolle (gnolisez-vous l'intestin !) ? Dardillac qui nous dispense d'alcool, ce matin, est muet. Etonnement ! J'interviewe :

— Alors, rien de neuf ?

Il me regarde, soupire, puis après s'être assuré que personne n'écoute :

— Le régiment attaque demain soir... Prise du saillant...

— Brrr !...

— Chut !

— D'où tiens-tu ça ?

— C'est le chauffeur du général qui l'a dit à l'épicier où le cycliste de la 3e achetait une botte de radis, et Blanchard, le tampon du piston, me l'a confirmé...

Je me retire. Un peu plus loin, je rencontre d'Antigny, conducteur, qu'accompagnent Martin et Berruet. Leur figure rayonne.

— François-Joseph !... Il est mort !... me crient-ils. Encore un de moins !

Vraiment, je passe un bon moment lorsque mon tour vient d'être de corvée de soupe ! (D'ailleurs, toutes les corvées sont amusantes ; il s'agit de les prendre sous leur côté comique). Je quitte toujours la cuistance chargé de victuailles et de nouvelles, de quoi nourrir abondamment les corps et les esprits.

Les tuyaux de la cuistance sont célèbres dans tous les régiments. Nos bons cuistots feraient d'excellents journalistes. Ils connaissaient l'art de lancer la grande information ou le bruit tendancieux, et de donner le vol aux « canards »

A quelles sources, les cuistots puisent-ils leurs informations ? Leurs correspondants sont variés : c'est un cycliste venu du village voisin, un permissionnaire qui redescend aux tranchées, le vaguemestre qui revient du courrier, un « tampon » qui interprète certaines paroles de son officier automobiliste du Q. G. qui passe, un mercanti qui veut se faire écouter, un poilu humoriste qui veut s'amuser, etc...

Il y a des bruits périodiques sur la conclusion de la paix, par exemple, la mort de François-Joseph, l'internement du kronprinz, la prise de Lille, le départ du régiment pour un grand repos, une grande offensive en Alsace, les essais d'une nouvelle poudre Turpin...

Les chroniqueurs de la Grande Guerre seraient injustes s'ils oubliaient plus tard de mentionner les improvisés et bénévoles journalistes du front qui font l'impossible pour suppléer à l'arrêt trop fréquent du trafic des grands quotidiens dans la tranchée. (Extrait de *Le Bochofage.*)

## LE VÉTÉRINAIRE

Panafieu était redescendu la veille du Col du Bonhomme avec ses mulets. C'était au cantonnement, jour de repos. Il en profitait pour faire ses grâces à l'épicière quand survint une bonne femme préhistorique, au désespoir de ce que l'affreux roquet qu'elle portait sous le bras ne voulait plus prendre son café au lait journalier.

— Il est malade, le pauvre Loulou chéri ! Voyez comme il a le ventre ballonné. Et il n'y a plus de vétérinaire dans le pays !

Panafieu persuada sans peine cette vieille fée Carabosse qu'il était lui-même vétérinaire diplômé. A preuve qu'on lui confiait les « miaules » à soigner et qu'il leur donnait même des lavements quand y'z'en avaient besoin.

— Laissez-le-moi seulement quat' jours, vot' *clebs*. Après,

vous viendrez le rechercher. Je vous garantis qu'y s'ra guéri et qu'y mangera comme vous et moi.

Convaincue, la vieille confia, non sans tristesse, son chien à Panafieu, en lui recommandant d'en avoir bien soin, et surtout de ne tenter aucune intervention chirurgicale sans la prévenir.

Vous allez croire peut-être que le premier soin de Panafieu fut de balancer l'horrible bête dans la rivière avec une pierre au cou ? Non. Panafieu a bon cœur. Et puis, quand il affirme quelque chose, s'il n'en est pas toujours bien sûr, du moins est-il toujours sincère. Quoi qu'il en soit, Panafieu fit une chose très simple. Au moyen d'une ficelle, il attacha la bête dans son écurie à mulets. Puis il plaça à sa portée une gamelle d'eau fraîche et un morceau de sa « boule de son ».

— Oui, Oui... On les aura... Y a qu'à les prendre.
(Dessin exécuté sur le Front.)

Vous vous représentez quelle musique fit aussitôt « Loulou chéri », qui voulait retrouver sa maîtresse, tirait sur la corde à s'étrangler et hurlait à apitoyer un Boche. Cela dura quarante-huit heures. Les « miaules » en perdaient le sommeil. « Loulou chéri » but la gamelle d'eau, mais il ne toucha pas à la croûte de pain, accoutumé qu'il était d'une nourriture plus choisie. Cependant, le troisième jour, Panafieu constata que le pain avait disparu. Il avait peut-être bien été emporté par les rats ! Panafieu préféra croire que son pensionnaire s'en était régalé.

— Y a du bon ! pensa-t-il ; mon client commence à aller mieux. Et il s'en autorisa pour le soir du quatrième jour, assurer à la bonne femme venue aux nouvelles :

— Ça va tout c'qu'y a de bien !

L'entrevue du chien et de sa maîtresse fut émouvante. Ce ne furent que pleurs et cris : le chien jappait, débarbouillant la vieille avec une langue d'un demi-pied de long ; l'autre hululait ; leurs cris se mêlaient d'embrassades.

— Oh ! comme il a l'air content ! Et puis, il n'a plus ce gros ventre qui me faisait tant peur.

Ayant apporté des brioches, elle lui en présenta une qui fut engloutie en un tour de langue. Une autre suivit le même chemin, puis une autre et encore une autre. C'était affolant ! La vieille pleurait des larmes de joie. Elle offrit d'embrasser Panafieu, mais celui-ci se déclara suffisamment récompensé de la pièce de cent sous qu'elle venait de lui remettre.

— Le bon Dieu vous en tiendra compte, monsieur le vétérinaire.

— A vous aussi, madame, vous irez au ciel...

— M. le curé me le dit souvent.

— Il a raison, madame, il a raison... Le royaume des cieux vous appartient !

Hélas ! le lendemain, Loulou chéri, trop gavé après son jeûne, mourut d'indigestion. La vieille porta plainte et Panafieu attrapa quatre jours pour exercice illégal de la médecine. Toujours philosophe, il s'en consola vite en pensant qu'il avait aussi attrapé cent sous.

(Extrait du *Diable au Cor.*) F. L.

LA CENSURE A BON DOS.

— Pour quand ? la fin de la guerre ?..
— Taisez-vous, je suis censurée !...

(Dessin exécuté sur le Front.)

RETOUR DE DOUAUMONT

— On les aura !
— Je crois plutôt que nous les avons eus.

(Dessin exécuté sur le front.)

## POUR LE G. Q. G.

UTILISATION PRATIQUE DES PROFESSIONS SUR LE FRONT

— Que faisiez-vous, dans le civil, vous ?
— Charcutier.
— Vous nettoyerez les boyaux.
« Et vous ? »
— Agent matrimonial.
— Vous serez agent de liaison.
« Et vous ?
— Electricien.
— Vous ficherez des piles aux Boches.
« Et vous ?
— Marchand de produits d'Espagne.
— Vous ravitaillerez vos camarades en grenades.
« Et vous, le gros ?
— Bistro.
— A l'artillerie, bon pour les canons.
« Et vous ?
— Pharmacien.
— Vous vous occuperez des écoulements.
« Et vous ?
— Marchand de haricots.
— Foutez le camp d'ici, salaud ; nous ne voulons pas de paix séparée !

(Extrait de *Les Boyaux du 95e.*) SŒUR OIE.

## PETITE CORRESPONDANCE

Les adhésions continuent d'affluer, toutes plus flatteuses les unes que les autres. Nous ne répondrons qu'aux plus caractéristiques de ces lettres, en nous excusant auprès de nos nombreux correspondants que nous laisserons sans réponse : ils sont trop !

*Rothschild, à Paris.* — Non vraiment, je ne puis accepter en paiement de l'abonnement votre offre, si tentante qu'elle soit, de « deux paires de chaussettes à peine trouées » : je marche, en effet nu-pieds dans mes godasses.

*Herr Doctor Kabochmann, naturaliste de S. M. Wilhelm.* — Bien reçu, *via* Genève, votre lettre me demandant l'envoi, dans l'intérêt de la science et aux fins d'étude, d'un double spécimen de chacune des variétés de poux qui prospèrent dans les tranchées françaises. Je vous ferai volontiers cet envoi lorsque vous m'aurez fait parvenir une attestation, garantie par un ambassadeur neutre, que ces grasses bestioles ne sont pas destinées à l'alimentation de S. M. Wilhelm !

*Mlle Ernestine V.* — Mille regrets, Mademoiselle, je suis déjà marié. Mais je garde votre adresse et si j'ai le bonheur de devenir veuf..

*M. Henri Br.* — 1° Vos vers témoignent d'une haute pensée philosophique et font passer dans les âmes un frisson d'idéal ; 2° Et ta sœur ?

*M. Louis P.* — Très bien votre poème, mais êtes-vous bien sûr que « hallebarde » rime avec « Tour Eiffel » ?

*Acetnm* — Envoyez d'autres spécimens un peu moins succints.

*Mme Sophie-Marthe L.* — Non, Madame, malheureusement, je ne connais pas la recette pour faire « rosir les ongles » Mais envoyez-la moi, cette recette ; envoyez-la moi bien vite, je vous en supplie : tous les poilus du 95e l'attendent anxieusement !

*Mme la Marquise de J.* — Désolé que vous trouviez que les *Boyaux* manquent parfois de tenue Nous tâcherons de nous tenir un peu mieux à l'avenir, nous éviterons toute expression un peu trop cavalière, et, en attendant, nous déposons à vos pieds, Madame, nos hommagesrespectueusement parfumés

*Un élève de l'Ecole supérieure, à Bourges.* — Viens donc me dire ça ici, espèce de petit crétin ! Tu verras si je te les botterai, les fesses !

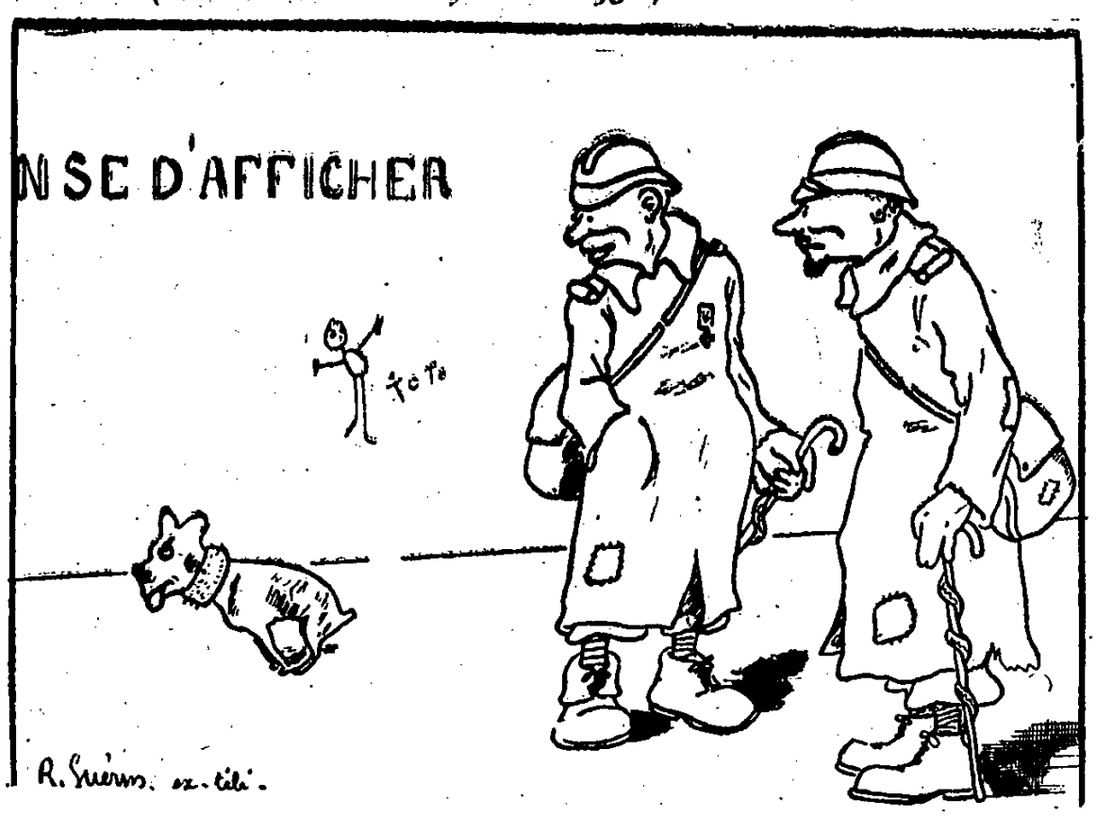
*Un lecteur mécontent* — Mais je ne demande que ça, moi, de vous rembourser vos deux sous ! Adressez-moi une demande sur papier timbré

*Un groupe de lecteurs écœurés* — Votre lettre prouve, une fois de plus, qu'il peut suffire d'un seul homme pour faire tout un groupe d'idiots

*Mlle Sophie W.* — Moi aussi, Mademoiselle, je vous aime.

BAMBOULA.

(Extrait de *Les Boyaux du 95e.*)




— Attendons un peu... on marchera d'dans, des fois qu'ça nous porte bonheur...

(Dessin exécuté sur le front.)

**AGREABLES SOIREES**
**DISTRACTIONS des POILUS**
*PREPARANT a FETER la VICTOIRE*
**Curieux Catalogue** (Envoi gratis)
par la **Société de la Gaité Française**
*65, r. du Faubourg St-Denis, Paris* (10ème).
Farces, Physique, Amusements, *Propos Gais*, *Art de Plaire*, Hypnotisme, Sciences occultes, *Chansons et Monolog. de la Guerre*. Hygiène et Beauté. **Librairie spéciale.**

Montres
*Longines*
Élégantes
et précises.

## Les Stations Thermales du Réseau P.-L.-M.

Il n'y a pas de maladie qui ne puisse être soignée en France, et pour les docteurs, les malades et même les touristes, les stations thermales françaises peuvent avantageusement remplacer les villes d'eau allemandes et autrichiennes.

C'est ainsi que les goutteux, les rhumatisants, les arthritiques trouvent à AIX-LES-BAINS (sur le lac du Bourget), à BOURBON-LANCY à EVIAN-LES-BAINS (sur le Lac de Genève), à MENTHON (sur le lac d'Annecy), à THONON-LES-BAINS (sur le Lac de Genève), à VICHY, le traitement qu'ils allaient chercher à Wiesbaden, Carlsbad, Marienbad, Bad-Homburg, Baden-Baden, Bad-Nauheim, Kissingen.

Pour les maladies des voies respiratoires, ALLEVARD-LES-BAINS, dans le Dauphiné, sera substitué à Aix-la Chapelle, Bad-Ems, Neundorf ou Landeck,

Au lieu de se rendre à Kreuznach, les anémiques iront à BESANÇON où sont traitées aussi la tuberculose localisée et les maladies des femmes.

Les eaux de BRIDES-LES-BAINS pour le diabète, de CHATEL-GUYON et de POUGUES-LES-EAUX pour les maladies de l'intestin et du foie possèdent les vertus curatives d'Eppingen, d'Holzhausen, de Muskau, de Soden, de Franzensbad.

Les neurasthéniques, les cardiaques les lymphatiques ont DIVONNE-LES-BAINS, ROYAT, SALINS, SAINT-NECTAIRE, URIAGE-LES-BAINS au lieu de Landeck, Bad-Nauheim, Johannis.

VALS-LES-BAINS, SAINT-GERVAIS, SAINT-HONORÉ-LES-BAINS offrent les même avantages thérapeutiques que Wildungen, Bad-Kreuznach et Ellsen.

Pour se rendre à ces différentes stations, la Compagnie P.L.M. met en marche des trains spéciaux et confortables et a créé des billets d'aller et retour individuels ou collectifs pour permettre d'y séjourner.

*DANS TOUS LES CAFÉS*
Demandez le
*Quart Célestins*
Apéritif
et Digestif.

**Rhum St James**


# A nos Lecteurs,

***LE FRONT***

**se présente à ses lecteurs avec un programme simple et nouveau.**

**Il est illustré et rédigé exclusivement par des poilus.**

**C'est dire à quel point il est appelé à intéresser le public, qui jusqu'à ce jour n'a connu l'humour de la tranchée que par des extraits d'où l'illustration était absente.**

***LE FRONT***

**est un véritable journal vécu, une monographie vivante de la grande guerre. — *Sa collection unique constitue le plus précieux des documents*.**

***LE FRONT***

**contribue à soutenir le budget, parfois difficile à équilibrer, de ces journaux de tranchées où éclate à chaque ligne la bonne humeur, compagne inséparable de l'héroïsme de nos combattants.**

**Lire *LE FRONT*, c'est y vivre un peu.**


**ANTI-GEL "VIX"**

CONTRE LA GELURE DES PIEDS
ET TOUTES LES CONSÉQUENCES DU FROID

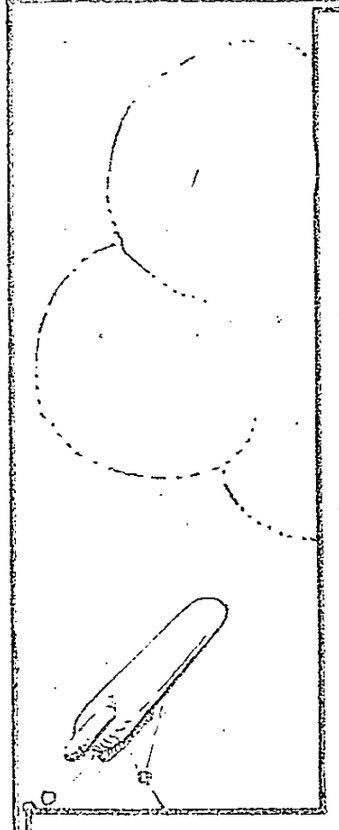
*Le tube 1 fr. 60.* ENVOI CONTRE MANDAT
S'adresser aux Bureaux du Journal

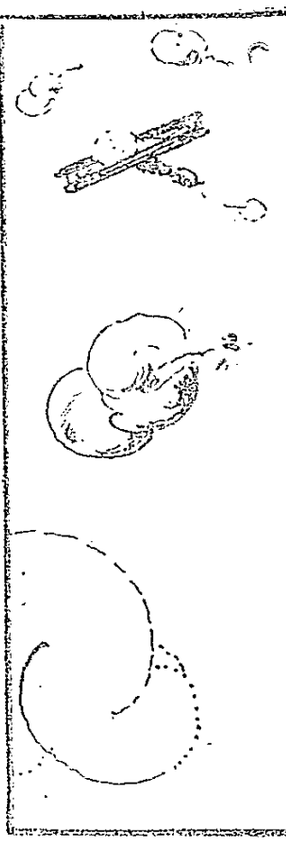
LIQUEUR **BENEDICTINE** D.O.M.

VERMOUTH TURIN **CINZANO** ASTI MOUSSEUX

*UN DÉLICIEUX FIVE O'CLOCK*
une tasse de Chocolat Menier

**BISCUITS GUILLOUT**
LA PLUS VIEILLE
Marque française
LA MEILLEURE





# AU JUS LA D'DANS !

*O, bon jus ! ô jus noir ! ô grand jus mirifique !*
*Réconfort du soldat et son plus proche espoir,*
*Pour les rêves émus du poilu magnifique*
*Bercé par le canon de l'un à l'autre soir,*
*Pour l'accueil débordant fait par l'escouade entière*
*Au cuistot-charbonnier et puant le graillon*
*Qui te trimballe en la marmite coutumière,*
*Pour le bonheur parfait des quarts tendus en rond,*
*Pour les regards d'amour rivés à ta fumée,*
*Pour les instants divins de la dégustation : —*
*— Les yeux extasiés, sans regard, sans pensée, —*
*O jus, jus des poilus simples et gloricux*
*Humant leur quart de zinc comme un baiser de femme,*
*Pour la reconnaissance immense de leur âme,*
*Que te soit dédié ce poème joyeux !*

## BALLADE

*La chambrée, on pionce, on roupille,*
*Le sommeil plein de rêves d'or.*
*Et le clairon qui s'égosille*
*Semble avoir à faire à des morts.*
*Eh quoi ! personne ne remue ?*
*Mais le fier cuistot triomphant*
*Fait brandir cent quarts vers la rue*
*« Allons les gars ! au jus là d'dans »*

*La route que le soleil grille*
*Toujours marcher, aller encor...*
*Et l'estomac que la faim vrille*
*Grand'halte ! — Ah ! on tombe, on s'endort*
*Abattu sur la terre nue.*
*Et l'on resterait là, longtemps*
*Sans la voix cent fois bienvenue :*
*« Allons les gars ! au jus là d'dans »*

*Dans les boyaux, comme une anguille*
*On nage, on rampe, et l'on en sort...*
*Mais la vase qui vous habille*
*Gèle les pieds, glace le corps.*
*Et que faire en cette tenue*
*Sinon grelotter, poings aux dents.*
*Sans la voix chère et si connue*
*« Allons les gars ! au jus là d'dans »*

ENVOI

*Prince-cuistot, ma voix qui mue*
*Dit mal ton cri de ralliement*
*Mieux vaut : je te le restitue :*
*« Allons les gars ! au jus là d'dans ».*

CAPITAINE X...

(Extrait de la *Gazette des Boyaux.*)

*Le Gérant :* R. BÉRENGER.

Fontenay-aux-Roses. - Imp. L, BELLENAND.